

sa porte et précéda les Boers dans l'immense salle aux larges solives que la lampe éclairait à peine ; et l'on n'entendit d'abord que le bruit des couteaux et des pots. Le fermier regardait ses hôtes avec complaisance, ses larges mains noueuses à plat sur les genoux. Il demanda :

— Et la bataille ? On entendait d'ici la fusillade, à croire qu'on était en plein dans la mêlée !

L'officier haussa les épaules.

— Je ne ne sais rien, moi, dit-il ; nous avons été séparés du reste de l'armée et la nuit nous empêcha de retrouver notre chemin.

— Où sont les Anglais, dit un soldat ?

Il y eut un silence. Si le général Joubert était vainqueur, on pourrait marcher sans crainte ; mais si, au contraire, il était battu, l'ennemi occupait vraisemblablement tous les passages.

Une voix fraîche s'éleva :

— Capitaine, si vous le désirez, je puis vous renseigner.

Tous les yeux se tournèrent vers Catherine.

Un peu pâle, mais très ferme, elle reprit :

— Là où on arrêtera un homme, une femme passera, on ne se défiera pas de moi.

Elle joignait les mains dans l'ardeur de son désir. Berger regarda le vieillard, surpris de son silence ; mais, fixant ses yeux larges sur sa fille, le vieux Boer souriait étrangement ; et il dit avec orgueil :

— Bien, Catherine, bien, ma fille, tu as bravement parlé.

— Vous n'y pensez pas ! fit le capitaine, les lions, l'ennemi, la nuit...

Un coup de tonnerre, qui ébranla la maison, lui coupa la voix.

— ... Et l'orage ! ajouta-t-il.

— La patrie a besoin de tous ses enfants, répondit froidement le fermier.

Catherine avait disparu. On entendit dans la cour, le pas d'un cheval. Elle rentra radieuse :

— Dieu soit loué ! cria-t-elle, voici l'orage ; je suis bien sûre de passer, maintenant.

— Es-tu armée ? demanda le père.

Elle allongea la main vers le gros fusil. Mais, le capitaine se leva.

— Pour une pareille expédition, dit-il, cette arme n'est guère commode. Prenez celle-ci, mademoiselle.

Il détacha son revolver et le lui offrit. Elle le passa à sa ceinture.

— Je vous le rapporterai, fit-elle, avec la nouvelle de la victoire !

— Dieu vous entende ! dirent-ils.

Elle embrassa ses parents et sortit. Le pas du cheval sonna sur les pavés et décrut. Le capitaine tira sa montre et la posa sur la table.

— Au lever du soleil, dit-il, elle peut être revenue.

Et, depuis ce moment, pas un mot ne fut échangé. Écroulée dans un coin, son tablier sur la tête, la mère pleurait silencieusement.

* *

Le jour parut. Des gouttes d'eau ruisselaient comme des diamants sur les larges feuillages lavés par l'averse de la nuit. Et, avec le premier gazouillage des oiseaux retentit le premier rugissement de la bataille.

Les trente hommes du capitaine Berger avaient, à tout hasard, fortifié la ferme ; ils attendaient le retour de Catherine pour savoir si les passages étaient libres ; le temps passait et la jeune fille ne revenait point. Avait-elle été prise, tuée par l'ennemi, dévorée par les fauves ? Mystère.

Soudain, une détonation, tout proche, éclata. Les Boers, la carabine au poing, coururent. Leur chef les retint.

— Halte ! quatre hommes, seulement !

Le vieux fermier parut, son énorme mousquet à la main :

— Moi à leur tête ! dit-il d'une voix rauque.

Ses yeux, sous les sourcils froncés, étincelaient. Il s'était redressé, superbe, résolu.

L'officier, du geste, consentit.

Les cinq hommes s'éloignèrent.

Un quart d'heure s'écoula. On n'entendait au loin que le crépitement continu d'une fusillade terrible qui semblait s'éloigner.

— Les voilà ! cria quelqu'un.

Au détour du chemin, les cinq éclaireurs apparurent portant un fardeau. La mère poussa un cri aigu et se jeta sur eux.

— Morte ? cria Berger.

— Vivante ! répondit le père. Allons, la vieille, du calme ; ça n'est rien.

Avec d'innombrables précautions, ils assirent Catherine dans le grand fauteuil de paille réservé au père. Elle était couverte de boue, les vêtements en lambeaux, languissante et pâle ; mais ses yeux brillaient d'une joie intense ; elle souriait.

— Eh bien ! dit le capitaine anxieux.

— Vainqueurs ! murmura-t-elle.

Et tirant de sa ceinture le revolver, elle le tendit à Berger.

— J'ai tenu ma promesse, n'est-ce pas ? reprit-elle après un instant de repos. Et je serais revenue plus vite si mon cheval, effrayé, ne m'avait emportée dans la forêt et finalement désarçonnée. Je suis restée évanouie sur place, puis, revenue à moi, je me suis traînée vers la maison ; enfin, à bout de forces, j'ai tiré le coup de revolver qui vous a fait venir.

Le capitaine lui baisa la main ; et repoussant doucement le revolver que Catherine lui tendait :

— Gardez-le, dit-il tout bas, gardez-le en souvenir de cette nuit terrible.

FRANCIS LEPAGE.

MORT DE NAPOLEON Ier

C'est le 5 mai 1821 que disparut du monde le conquérant qui l'avait mis à ses pieds.

Vaincu par l'Europe coalisée, abandonné par la France épuisée par vingt années de victoires sanglantes, il avait cru trouver la liberté dans l'exil en se mettant sous la protection des lois anglaises.

Mais l'Angleterre abusa lâchement de sa confiance et, feignant de le considérer comme un prisonnier de guerre, elle l'envoya au milieu de l'Atlantique sous le ciel brûlant de Sainte-Hélène, et comme si ce n'était pas assez cruel, pour le génie ardent qui avait été l'étonnement du monde, d'un climat meurtrier et des douleurs de la solitude, elle lui donna un geôlier qui sembla prendre à tâche d'abreuver d'outrages l'immortel captif. Hudson Lowe mit six années à le tuer lentement de souffrances morales et de privations matérielles.

Il mourut enveloppé dans son manteau de bataille, et l'Angleterre ne fut pas longtemps à s'apercevoir que le long martyre qu'elle avait infligé au héros français l'avait divinisé. Une popularité immense s'attacha à son nom, même parmi les populations les plus lointaines, et en apprenant sa mort lord Holland ne put s'empêcher de s'écrier en plein Parlement anglais : " L'univers porte le deuil du héros ! "

La mort de Napoléon a inspiré au poète allemand Zedlitz cette ballade, connue sous le nom de la *Revue Nocturne*, que le peintre Raffet a si admirablement illustrée et qu'Alexandre Dumas a traduite ainsi :

Quand l'heure funèbre est venue,
Que minuit tinte à l'unisson,
Et que du bronze, dans la rue,
S'est éteint le dernier frisson.

Soulevant de son front livide
La froide pierre du tombeau,
S'éveille un tambour invalide
Dans son uniforme en lambeau.

Il fait résonner sa baguette
Sur la caisse au bruit sans pareil,
Et de ses deux mains de squelette
Avant le jour bat le réveil.

Soudain, aux roulements qui grondent
Sur le fantastique tambour,
Tous les vieux soldats lui répondent
Et se réveillent à leur tour.

Ceux qui, sur le sol italique,
Dorment à l'ombre des lauriers :
Ceux que l'Espagne catholique
Egorge dans ses oliviers :

Ceux que l'Égypte courroucée
Sous son sable ardent calcina ;
Ceux que, dans son onde glacée,
Engloutit la Bérésina :

Et tous, ainsi qu'aux jours d'alarmes
Qui virent leurs combats géants,
S'élançant, saisissant leurs armes,
Hors de leurs sépulcres béants !

Alors les belliqueux squelettes
Formant leurs sombres escadrons ;
En tête marchent les trompettes
Soufflant dans leurs muets clairons.

Voici, fourmillant dans les piques,
Les lanciers aux habits pourprés ;
Voici les cuirassiers épiques
Aux manteaux blancs, de sang marbrés :

Voici les hussards qui menacent
L'ennemi qu'ils vont disperser ;
Voici les lourds dragons qui passent
Sans qu'on les entende passer :

Puis ici les grenadiers mornes,
Marchant toujours du même pas :
C'étaient ceux qui changeaient les bornes,
Limites des anciens États :

Ceux qui, dans les sanglantes fêtes,
Traînant les rois par les cheveux,
Changeaient les couronnes de têtes
Quand le maître avait dit : " Je veux "

Le maître, le voici, silence !
Du tombeau, le dernier, il sort
Sur son cheval blanc il s'élance :
Salut, César imperator !

Redingote grise et rapée,
Habit vert et petit chapeau,
Au flanc gauche sa courte épée,
Sur son front l'ombre d'un drapeau...

C'est lui ! tel qu'à l'éclair des glaives
Nos pères le virent passant
Et tel que nos fils, dans leurs rêves,
Le verront, toujours grandissant.

O l'une ! sors de ton nuage,
Et verse sur lui tes rayons !
L'empereur au pâle visage
Va manœuvrer ses bataillons.

— Halte, soldats, présentez armes
Il passe dans les rangs glacés,
Et l'on voit se mouiller de larmes
L'œil creux de tous ces trépassés.

Puis, quand du centre à ses deux ailes
César est las de galoper,
Les rares chefs restés fidèles
Autour de lui vont se grouper.

Lors, au plus proche capitaine,
Le mot d'ordre est par lui jeté,
Et de rang en rang, dans la plaine,
A voix basse il est répété.

Mais qui peut sur l'avenir sombre
Arrêter un regard certain ?
— Austerlitz et Wagram, dit l'ombre.
— Waterloo, répond le destin.

PETIT POÈME EN PROSE

L'ÉPERVIER

Il décrit d'abord des ronds sur le village.
Il n'était qu'une mouche, un grain de suie.
Il grossit à mesure que son vol se resserre.
Parfois il demeure immobile. Les volailles donnent des signes d'inquiétude. Les pigeons rentrent au toit. Une poule, d'un cri bref, rappelle ses petits, et on entend cacarder les oies vigilantes d'une basse-cour : l'autre.

L'épervier hésite et plane à la même hauteur. Peut-être n'en veut-il qu'au coq du clocher.

On le croirait pendu au ciel par un fil.
Brusquement le fil casse, l'épervier tombe, sa victime choisie. C'est l'heure d'un drame ici-bas.

Mais, à la surprise générale, il s'arrête avant de toucher terre, comme s'il manquait de poids, et il remonte d'un coup d'aile.

Il a vu que je le guette de ma porte, et que je cache, derrière moi, quelque chose de long qui brille.

JULES RENARD.